

BLAGNAC, QUESTIONS D'HISTOIRE



Carte envoyée du front à Blagnac par un père à sa fille (août 1915)

Le monastère des cisterciennes pendant la guerre 14-18
1914, déjà blessé à vie
Firmin Pons, citoyen d'honneur de Blagnac
Le patrimoine héraldique de l'église St-Pierre
Au fil d'une enfance
Severo, le petit sandalier de Mauléon
Robert Caussat et le maquis d'Esténos
Il y a vingt ans l'Airbus A300-600ST

AG
149

Severo, le petit sandalier de Mauléon

Dans les années 1950- 1960, un vieux monsieur circulait à vélo entre Toulouse et Blagnac, des sandales basques pendues au guidon, d'autres dépassant des sacoches. Il livrait toutes les semaines à Blagnac les sandales qu'il avait lui-même fabriquées.

Tout le monde le connaissait, aussi bien dans le quartier toulousain de la rue des Fontaines, où il habitait, qu'à Blagnac où il avait précédemment vécu avec sa femme et leurs six enfants, cinq garçons et une fille.

Le vélo était caractéristique et ne ressemblait à aucun autre. Très ancien, sans lumière, c'était un cycle d'un autre temps !!!...Mais par chance, la sonnette fonctionnait correctement...

Severo IZAGA, lui, avait à l'époque plus de 90 ans, et s'était constitué au fil des ans une clientèle régulière de Blagnacais et de Toulousains, pour la plupart d'origine espagnole.

Toute sa vie, il avait œuvré en tant que sandalier.

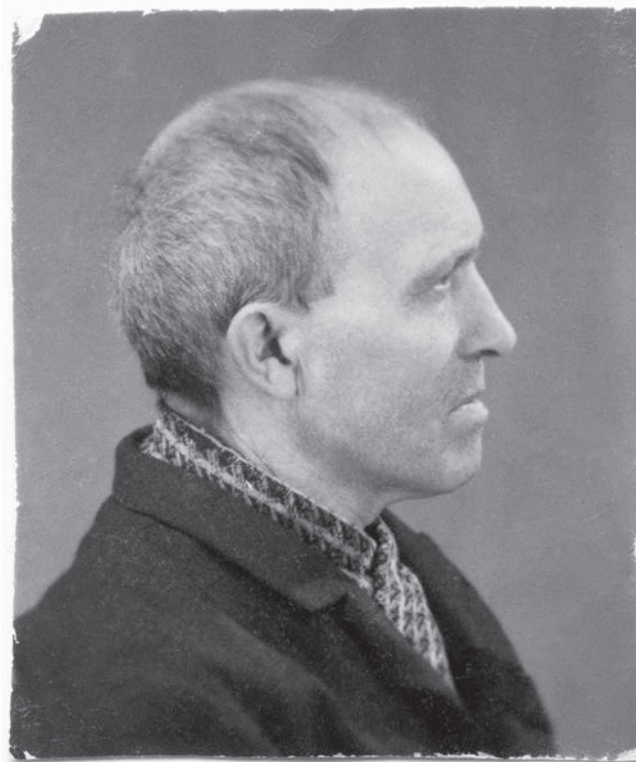
Il était né par-delà les Pyrénées, dans un petit village espagnol. : Uncastillo,

De près ou de loin, les Izaga sont tous d'origine basque, issus de la province de Guipúzcoa, au bord de la mer cantabrique.

Sévero était arrivé enfant à Mauléon, en Pays basque français.

C'est là qu'il avait grandi et appris son métier de sandalier, avant de rencontrer son épouse, Antonia Franco, dans l'usine d'espadrilles où il travaillait lui-même.

C'est à Mauléon qu'ils s'étaient unis et qu'Antonia avait donné naissance à leurs enfants.



▲
Un des rares portraits de Severo

Mauléon, ou plutôt, Mauléon-Licharre, se situe dans l'arrondissement d'Oloron-Sainte-Marie, au cœur de la province historique de la Soule, au pied d'une colline où s'élèvent les ruines du château du XIIe siècle des vicomtes de Soule. C'est une ancienne bastide féodale bâtie sur la rive droite du Saison, ou gave de Mauléon, fondée dans la seconde moitié du XIIIe siècle par décision du prince Edouard Ier d'Angleterre, soucieux d'asseoir son autorité après la reddition d'Auger de Mauléon, dernier vicomte de Soule, en 1261.

Mauléon c'est aussi, depuis plus d'un siècle, la « capitale de l'espadrille », ce qui permit à la ville de se développer considérablement.

Il paraîtrait qu'il y a plus de 900 ans les fantassins du roi d'Aragon étaient chaussés d'espadrilles, mais qui dira à quand, au juste, remonte cet artisanat ?

Au début du XIXe en tout cas, à Mauléon, la vente d'espadrilles en grande quantité commence à s'organiser, par la collecte des paquets de sandales faites à domicile, à la main, dans la commune et les villages

voisins.

Entre 1850 et 1880, la fabrication passe à un stade préindustriel où le fabricant en titre ne fabrique pas lui-même mais organise et distribue le travail. C'est lui qui achète le jute et le chanvre, acheminés par le port de Bordeaux depuis les filatures d'Ecosse, et qui seront tressés avant de servir à l'élaboration des semelles.



◀ Situation du village natal Uncastillo

Il se procure aussi la toile de coton traditionnelle, héritière des tissages de linge basque.

Les ouvriers, payés à la pièce, travaillent chez eux, piquant, cousant et assemblant les espadrilles à la main.

La fin du XIX^e siècle est une période de grande prospérité pour l'espadrille dont l'usage se répand jusque dans les mines du Nord de la France.

Elle se fabrique en ville, dans des usines aux machines de plus en plus perfectionnées.

Trente usines vont être créées en Soule, à cette époque, notamment à Mauléon.

Mauléon devient une ville active et prospère. Toutes sortes de chaussures y sont fabriquées, aussi bien des chaussures de ville, que de sport, mais surtout, bien sûr, l'espadrille, qui fait sa renommée

La main-d'œuvre locale venant rapidement à manquer, les industriels

décident de faire appel à des saisonniers espagnols.

Les jeunes-filles sont les premières à venir, d'automne à mai.

Les hommes viennent aussi, mais eux ne rentrent pas au pays après la saison, car ils trouvent à s'employer comme bûcherons, manœuvres ou carriers.

Ils sont les bienvenus car il y a du travail pour tout le monde.

Ils finiront par se sédentariser sur place et représenter plus des trois-quarts des sandaliers.

Severo Izaga et les siens font partie de ce flux migratoire, et Severo prendra à cœur l'apprentissage et le perfectionnement permanent du métier que les circonstances lui ont plus ou moins imposé, mais qu'il s'est pris à aimer.

Hélas, de premières difficultés apparaissent au lendemain de la première guerre mondiale, pour un motif des plus inattendus.

Dans les mines du Nord, qui étaient devenues de si bons commanditaires, la décision est prise d'humidifier les sols des galeries pour tenter d'éviter les coups de grisou.

La semelle de corde des espadrilles ne peut y résister.

L'effort de renouvellement du produit par l'adjonction d'une semelle de gomme ou le renforcement de la semelle de corde par du caoutchouc vulcanisé, n'empêche pas la régression de la production.

Les années qui suivent sont synonymes de déclin.

Les ouvriers espagnols, étrangers par définition, vont se sentir de moins en moins chez eux à Mauléon.

La nécessité de trouver du travail avait amené Severo Izaga, enfant, et toute sa famille, à traverser les Pyrénées et à se mettre en route vers Mauléon.

Des années plus tard, la conjoncture leur étant devenue contraire, c'est une urgence similaire qui poussa, Severo, devenu père de famille, à prendre avec les siens la route qui devait les conduire à Blagnac. Ils y arrivèrent à la veille de la seconde guerre mondiale.

J'ai la joie de garder quelques souvenirs de ce grand-père courageux. Dans son modeste atelier, j'avais été frappée par l'odeur, non pas de cuir, mais de caoutchouc, car à l'époque, sans doute par manque de moyens, il coupait, taillait, dans des morceaux de pneus de vélo ou de voiture de quoi améliorer les semelles des sandales qu'il confectionnait avec le plus grand soin.

C'était un précurseur du travail de recyclage...Toute sa production était confectionnée avec du matériel de récupération... Ce qui importait peu aux adultes, mais ne plaisait guère aux enfants, qui n'avaient pas envie de porter ses sandales faites « de bric et de broc »...

Mais le Pépé qu'il était devenu a parcouru, des années durant, le secteur Ancely-Blagnac, tôt le matin et tard le soir, avec son vélo dépourvu de phare, vendant inlassablement le fruit de son travail. Ce petit métier, additionné à une toute petite retraite lui a permis de vivre des années durant.

Il n'a jamais fait autre chose que son métier de cordonnier, surtout de sandales basques, et il suffisait de l'observer pour comprendre qu'il adorait ce qu'il faisait.

Il est décédé chez lui, un jour, ayant procédé la veille à une dernière livraison.

Monique Izaga